

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — NORTE OU VIVANTE

XIII

PILLAGE ET BATAILLE

La maréchale, étendant la main vers un cordon de sonnette, allait appeler. Mais d'un bond l'homme fut près d'elle et la retint :

— Pas un cri, pas un mouvement, madame, lui dit-il. Je suis Dominique Cartouche, veuillez m'écouter.

La dame, stupéfaite et épouvantée, ne bougea plus et son étrange visiteur continua :

— Je sors de l'hôtel Desmarêts, où on me poursuit ; mais nul ne sait la direction que j'ai prise et je suis sauvé si vous ne me repoussez pas ; et je compte sur votre indulgence.

Madame de Boufflers, excellente femme et de beaucoup d'esprit, recouvra son sang froid.

— Grand Dieu, monsieur, dit-elle, que vous m'avez fait peur, mais aussi vous êtes barbouillé de noir et vraiment épouvantable.

Cartouche sourit.

— Avant de descendre sur votre balcon, madame la marquise, je sortais d'une cheminée et je vous prie de me pardonner d'avoir négligé ma toilette. Mais j'ai encore d'autres bontés à attendre de vous.

— Lesquelles, monsieur ? fit la dame non sans inquiétude.

— Je tombe de fatigue, dit le fugitif, et je meurs de faim. J'aurais besoin d'un bon souper et d'un bon lit.

— Un souper ? Un bon lit ?... Ah ça, où s'arrêteraient les

prétentions de M. Cartouche ? Et comme le bandit fixait sur elle des regards très vifs, la marquise, qui était jeune et jolie, ne sut que répondre et ne parut pas trop rassurée.

— Ma demande, vous semblerait-elle exorbitante ?... Un lit de repos me suffit, et, quant au souper, je ne suis pas difficile :

un poulet, quelques ruits et une bouteille de champagne. Vous pouvez prétexter une fringale et sonner votre femme de chambre.

— Très bien, monsieur, répondit madame de Boufflers. Veuillez donc passer un instant dans ma chambre de toilette.

— Je vois, madame, que vous ne me faites plus l'injure de me craindre et que vous comprenez que je ne suis pas aussi diable que je suis noir. Vous m'inspirez une égale confiance, je me retire dans la pièce que vous m'indiquez et je vous crois incapable de me trahir.

Madame de Boufflers sonna sa femme de chambre et il se cacha. La camériste accourut.

— Annette, lui dit sa maîtresse, je défaille, j'éprouve une fringale.

Annette se dirigea vers la chambre de toilette.

— Madame veut-elle son flacon de sels ?

— Non ! non ! cria la

marquise épouvantée... A manger, à boire. Descends à l'office et reviens vite avec un poulet froid et du champagne.

— Oui, madame.

La femme de chambre, fort étonnée d'un tel souper à pareille heure, s'éloignait, quand la marquise la rappela.

— Annette ! N'oublie pas un gros morceau de pain et des fruits.



Madame de Boufflers sonna sa femme de chambre.

—Oui, madamo.

Pareil caprice ne s'était jamais vu. Enfin la femme de chambre, dissimulant l'étonnement que lui causait un appétit si extraordinaire, mit le couvert sur un guéridon, en face du lit, et y déposa ce que sa maîtresse avait commandé.

—Madame la marquise ne désire plus rien autre chose?... demanda-t-elle.

—Non.

—Veut-elle que je l'aide à se lever ?

—C'est inutile ; tu peux aller te coucher.

La domestique sortie, Cartouche reparut :

—Combien je vous suis reconnaissant, madame, de tant de bontés. Jusque sur l'échafaud, j'en garderai le souvenir.

Il s'assit et la marquise regarda avec curiosité cet homme extraordinaire qui parlait de l'échafaud comme d'une fin certaine et se mettait à manger de si bon appétit. La renommée ne l'avait pas surfait. Il mangeait vite, bien qu'il ne fût pas pressé, et comme à la hâte. Ses mouvements avaient une vivacité furtive. Il avait toujours l'air de voler ce qu'il prenait.

Il expédia tout sans rien laisser que les os, les pelures et la bouteille vide.—Les émotions creusent. Son souper terminé, il pria la marquise de lui indiquer où il pourrait se coucher ; puis il la salua gracieusement en lui souhaitant le bonsoir.

—Je passe dans ma chambre à coucher, dit-il, mais soyez assez bonne pour oublier le voisinage ; car vous n'en doutez pas, Cartouche ne dort que d'un oeil.

Il se coucha tout habillé, après avoir déposé à son chevet une paire de petits pistolets d'acier qui ne le quittaient jamais. Sans doute il eût dû se montrer moins méfiant, mais les persécutions de la police avaient gâté ce beau caractère.

À la pointe du jour, il fut sur pieds. Passant par la chambre de madame de Boufflers, il la remercia en fort bons termes de son hospitalité et lui demanda comment il pourrait sortir sans la déranger, puis il descendit dans la rue déserte et disparut.

La marquise remarqua le lendemain qu'il n'avait rien dérobé ; pas même son couvert d'argent. Elle pensa que chez les bandits un certain amour-propre pouvait parfois tenir lieu de probité, comme l'orgueil entre pour beaucoup dans la vertu de quelques femmes.

#### XIV

##### LE TROU

Cependant, en se retrouvant vers trois heures du matin sur le pavé, tête nue, les vêtements noirs par la suite, dans un quartier encore ému de la bataille de la veille, il ne se sentait pas hors de péril.

Les lanternes étaient éteintes, le jour naissait à peine, il ne s'avangait qu'avec précaution le long des maisons endormies, quand un objet suspect s'offrit à lui dans l'embro... Était-ce la hôte d'un chiffonnier?... un gros chien... ou un pochard?... En s'approchant, il reconnut la vérité de cette dernière supposition : c'était un pochard... mais de qualité... très bien mis... Il causait avec la muraille et d'une voix dolente lui reprochait de l'empêcher de se coucher. Puis il bâillait à se démonter la mâchoire. Cartouche le considéra et l'écoula un instant.

—Mais, Lapierre, disait le buveur, aide-moi, mon ami. Je tombe de sommeil, maud... Où donc est ce lit?...

—Me voici, monsieur, dit Cartouche, me voici. Je vais aider monsieur à se déshabiller et à se mettre au lit.

Le pochard tourna vers lui son regard troublé et parut satisfait.

Le prétendu Lapierre, tout en le soutenant, de peur qu'il ne roulât dans la boue, lui ôta ses vêtements. Défaisant son propre gilet et l'étalant par terre le long du mur, il pria monsieur de s'asseoir, et comme celui-ci hésitait, tout en le déboutonnant avec une prestesse admirable, il le força à s'asseoir, et lui tira ses culottes.

—Bonsoir, monsieur ! Dormez bien.

Et il décala promptement avec le costume du gentilhomme, —sa montre et sa bourse, par-dessus le marché. Chapeau, habit, gilet, culotte, tout lui allait à merveille.

Il avait perdu une bataille et rentrait plus brillant, plus pimpant qu'il n'était parti.

Il franchit la barrière, en affectant une démarche et un air légèrement avinés qui donnaient à supposer qu'il sortait de quelque orgie. Chemin faisant, il se demandait ce qu'étaient devenus ses malheureux compagnons. Plusieurs s'étaient fait tuer, il le savait ; mais Simon, Ratichon, Balagay et Labranche?... La perte de ces fauandels d'élite ferait un grand vide dans son armée et répandrait le découragement.

Au moment où il grimpait dans la cheminée, Simon, Balagay et Ratichon étaient aux prises avec la police... Ils n'avaient pu fuir ; ils doivent être ou tués, ou prisonniers.

Labranche l'avait suivi sur les toits. Nous l'avons dit. Il était descendu avec son chef dans les greniers de l'hôtel de Boufflers ; mais, entraîné à la suite de Cartouche, nous avons omis de rapporter ce que son fauandel était devenu.

Le daon s'abandonnait donc aux plus tristes pensées en montant la rue du Faubourg Saint Denis et nous affirmons à son élogé qu'il ne lui vint pas à l'esprit que la mort de ses amis le laissait unique possesseur de tout le butin de l'ambassade d'Espagne. Mais il se disait qu'il fallait renoncer aux batailles et aux grands coups de force et imaginer d'autres opérations, où, sans risquer la vie d'un homme et sans se charger d'un butin encombrant, il pourrait remplir ses coffres.

—De la monnaie ! grommelait-il entre ses dents. Je ne veux plus que de la monnaie.

Des rumeurs, des bruits inaccoutumés, le matin, remplissaient le cabaret du "Pistolet" lorsqu'il y arriva, et, en entrant dans la salle, sa surprise fut extrême. Là se trouvaient réunis tous ceux dont il avait déploré la perte : — le fidèle Balagay, l'intrepide Labranche, le portefaix Simon, et l'ex-garde français. Il ne manquait que Ratichon. Son apparition fut saluée d'acclamations enthousiastes.

Dans le moment on discutait s'il était mort ou vif ; — il revenait plus brillant que jamais, comme la salamandre légendaire s'échappe des flammes. Les questions se croisèrent avec vivacité. Mais Cartouche, avant de raconter comment il avait passé la nuit, voulut savoir comment ses "fauandels" étaient sortis de l'hôtel Desmarets. Balagay l'expliqua en deux mots :

—C'est tout simple, dit-il. Nous étions tous trois dans la chambre que tu venais de quitter avec Labranche, les archers sont arrivés et nous nous sommes rendus sans résistance.

—Nous sommes plus que trois, messieurs, dis-je ; nous sommes prêts à vous suivre ; la partie est par trop inégale.

Un d'eux parla de nous ligotter... Alors, d'un même mouvement, nous nous reculâmes dans le fond de la chambre en reprenant nos armes.

—Nous nous rendons, dis-je fièrement, mais avec les honneurs de la guerre. Pas de vilénie.

"Six pistolets armés et braqués sur eux leur donnèrent à

réfléchir. L'exempt Postel, — une belle tête! — (je te la montrerai un jour, j'irai la chercher) nous cria alors :

— Qui de vous est Cartouche ?

— Moi !... Moi !... Moi !... répondîmes-nous d'une seule voix.

— Et j'ajoutai :

— Nous sommes tous Cartouche.

— Ne vous fiez pas de moi, je suis le plus fort ; je puis vous fusiller comme des chiens, mais je préfère vous réserver à la justice qui vous fera parler.

— Ce Postel, daron, est très intelligent...

— Eh bien, apporte-moi sa tête.

— J'en avais grande envie, mais il avait derrière lui une douzaine de mousquetons et j'ajournai mes desseins.

— L'exempt reprit en s'adressant à Simon :

— Avance, toi.

— Simon obéit.

— Dépose tes armes.

— Les voilà, dit Simon en jetant ses pistolets. Ils me gênaient.

— Quatre hommes ! commanda l'exempt. Deux devant et deux derrière.

Les archers se placèrent dans l'ordre indiqué et Postel ajouta :

— Partez !

— Puis, s'adressant à moi :

— À ton tour ; tes armes...

— J'obéis également et, comme Simon, je fus emmené entre quatre archers. Même cérémonie eut lieu pour le troisième "façandé". L'exempt Postel ferma la marche. Nous étions partis tous trois par escouade séparée et nous nous trouvâmes réunis à la petite porte par laquelle nous nous étions introduits dans l'hôtel. Je n'aurais pas entendu Postel le dire, je l'aurais deviné : il y avait une trop grande foule de badauds dans la rue des Petits-Augustins. On entendait de ce côté un grondement d'où perçaient les cris de : A bas la mouche ! De l'autre côté de l'hôtel, malgré la bataille qui y avait été livrée, il y avait moins de monde.

— Les archers, descendus près de la porte avec Simon, avaient prétendu lui lier les mains, mais il leur avait dit : "Vous n'êtes que quatre. Prenez garde." Ils n'osèrent engager la lutte avant la permission de leur chef.

— Tout en descendant avec ma pousse, je dis à ceux qui marchaient devant moi :

— Combien gagnez-vous pour vous faire casser les reins ?

— L'un d'eux se retourna et me dit :

— Nous aurons une récompense.

— Le public est là pour vous la donner, répliquais-je. Vous ne tenez pas Cartouche.

Puis le troisième prisonnier nous rejoignit, et Postel écarta la porte démantibulée. Alors, daron, ce qui se passa fera la consolation de mes vieux jours, j'en rirai encore à la potence. Il finissait sombre, il n'y avait pas devant nous plus de vingt personnes que l'on apercevait confusément :

— Le premier qui bouge et qui tente de fuir est mort ! crie Postel.

— Simon donna aux archers qui le précédaient une poussée terrible qui les envoya rouler à dix pas... Nous en fîmes autant, avec un succès relatif. Aux jurons des houscoulés, les badauds répondirent par des cris menaçants qui, en quelques secondes, firent accourir une multitude.

— Que faire des mousquetons ? Il fallait lutter corps à corps. Un coup de sabre m'effleura l'épaule, mais ce fut tout. En nous colletant, nous arrivions dans la foule, qui se mit à taper sur les gens du Châtelet... puis à envahir l'hôtel... Nous saurons ce soir la suite de l'aventure.

— La suite, fit Labranche, elle est facile à imaginer. Jusqu'après minuit le peuple est resté dans la rue des Petits-Augustins. Le Châtelet a envoyé des renforts pour reprendre l'hôtel où plus d'un amateur nous avait succédé. Il y a eu un tumulte affreux... Tous les bourgeois étaient aux fenêtres, où l'on voyait les peignoirs et les camisoles blanches des femmes. Les uns applaudissaient, comme à la comédie, les autres sifflaient. J'allais sortir de l'hôtel de Boufflers ; j'entendais des voix crier : — Il y a des morts dans l'hôtel ; qu'ils sortent donc les morts !...

— Un moment on crut sans doute que la police allait sortir les cadavres et il y eut une poussée. J'en profitai et m'élançai dans la rue...

— Il y en avait des morts, dit Batagny. Et nous y avons laissé des nôtres...

— Bast ! fit le daron. Mais enfin toi, Labranche, quand nous nous sommes quittés, qu'es-tu devenu ?

— Je suis resté.

— Où cela ?

— Dans le grenier et, deux heures plus tard, me retrouvant au jour, je fus épouvanté, j'étais couvert de sang... dans un état !...

— Je crois bien, fit le daron avec son mauvais sourire. Tu n'as pas dû avoir beaucoup d'agrément.

— Pas trop. Tu ris ?...

Ce mot fit faire la grimace à Labranche et mit les autres bandits en gaieté. Mignot le "pioller" renouvela les bouteilles et Cartouche à son tour raconta les aventures que vous savez.

## XV

### LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE.

Les bandits ne sortent que la nuit ; le jour, ils dorment. Cartouche n'apprit que dans la soirée le bruit énorme qu'avaient fait dans Paris ses exploits de la veille. On ne s'entretenait que de cela, pour en rire et aussi pour se plaindre de la police qui laissait Paris à la merci des malfaiteurs. D'Argenson recevait de tous côtés les lettres les moins flatteuses. Dans la même soirée plusieurs passants avaient été attaqués sur différents points de Paris, et les quartiers excentriques n'étaient pas encore les plus dangereux.

L'audace des bandits ne connaissait plus de bornes. Ils dévalisaient et assommaient un homme à cent pas d'un poste de police ou d'une patrouille du guet. Aux cris de la victime le guet s'empressait de prendre une direction opposée à celle de l'endroit où se commettait un crime. Le nom seul de Cartouche suffisait à mettre la police en fuite et la bataille des Petits-Augustins était sans précédent.

Malheureusement elle n'accrut point le prestige de la mouche... au contraire. Les Parisiens crièrent contre elle plus que jamais. Ils prétendirent qu'elle était de connivence avec les voleurs ; on accusa même le Régent de faire piller Paris pour remplir la caisse du gouvernement.

L'accusation de connivence, nous le verrons, ne tarda point à être bien fondée. Quant au Régent, il dut bientôt s'occuper sérieusement de Cartouche qui s'occupait trop de lui. En attendant, il en riait.

Le Grand-Châtelet, altéré de vengeance, prit des mesures. Il

fut interdit aux armuriers de vendre ou d'avoir chez eux aucun pistolet de poche ni baïonnettes. On en fit la recherche même chez les particuliers. On promit le tiers de l'amende pour le dénonciateur. Les commissaires de police apportèrent des quantités d'armes qui furent brisées publiquement. Ces mesures n'étaient que vexatoires. Elles amusaient les Cartouchiens, heureux du désarmement de la population.

Enfin cela n'empêchait point les jeunes gentilshommes de rosser, la nuit, le guet et les archers par partie de plaisir.

On faisait des gorges chaudes des mésaventures de la mouche. On en composait des chansons et même des scènes de vaudeville.

Le lendemain de la bataille, Cartouche et Balagoy, mis tous deux avec la dernière élégance, allèrent souper aux Porcherons, chez Ramponneau qui commençait à avoir la vogue.

Les Porcherons étaient un hameau situé rue Saint-Lazare. Un nommé Ramponneau y avait fait construire sans prétention et très légèrement un vaste établissement où les gens de toute condition et les plaisirs de tous genres étaient admis ; on y mangeait, buvait, dansait, chantait, en commun ou en sociétés particulières. Les amoureux qui s'y donnaient rendez-vous, ou venaient simplement y chercher aventure y trouvaient en été des tonnelles, en hiver des chambrettes à l'abri des indiscrets.

D'abord on n'y vit que des grisettes, des commis et des mousquetaires, puis vinrent les étrangers curieux de connaître les plaisirs populaires. Des bourgeois, des gentilshommes qui les y avaient accompagnés y retourneront.

De grandes dames y voulurent aller sous le masque de velours d'abord, — on le portait encore, bien que la mode ne l'exigeât plus, — puis sans masque avec quelques mouches de plus ou de moins sur le rouge dont on abusait.

On trouvait piquant de s'asseoir aux tables de bois nu, sur des sièges grossiers. On s'amusait de la confusion apparente des classes ; le marquis, au risque d'être placé près de sa blanchisseuse, et la comtesse de se trouver en face d'un laquais. C'était un carnaval perpétuel, mais en ce temps-là on n'était pas prudes ; l'effronterie était à la mode, et la noblesse s'encanaillait à plaisir comme pour corrompre la canaille.

Dans ce méli-mélo, où parfois la presse était grande, Cartouche avait escamoté bien des bourses, des montres et des tabatières, mais depuis quelque temps il négligeait le détail pour le gros et laissait à d'autres ces bagatelles.

Le lendemain de l'affaire Desmarests il n'allait chez Ramponneau que pour souper et demander au champagne, à l'excoitant des lumières, du bruit et de la foule, une idée fructueuse. Tout en cherchant une table vacante au milieu de la grande salle déjà pleine :

— J'ai eu peur hier, dit Balagoy, et le "taff" me laisse toujours une soif ardente.

— Moi, dit Cartouche, j'ai fait depuis hier un retour sur moi-même. Je me suis dit des vérités dures.

— Lesquelles ?

— Que je suis un sot, un homme de l'ancien système, d'un genre aussi arriéré qu'une arquebuse à rouet. Tout en mangeant, je vais t'expliquer cela. Tu en feras ton profit.

Il fit signe à un garçon et lui donna un menu digne d'un restaurateur de premier ordre et de deux estomacs exigeants. Chez les gens de son métier l'appétit ne manque pas plus que l'exercice. Le service se faisait promptement ; un hors-d'œuvre suffit à leur impatience.

— Il y a du bien beau monde ici aujourd'hui, dit Balagoy.

— Oui ; ce serait curieux que la marquise de Bouffiers et moi nous nous rencontrions ici, ce soir.

— Elle penserait peut-être qu'il y a des ressemblances bien étonnantes.

— Peut-être.

— Mais je vois là-bas un minois qui ne m'est pas inconnu. Cette petite blonde en bonnet qui...

— Le moment, dit le daron, n'est pas venu de renouveler connaissance. Voici notre canotier de Rouen aux petits pois, et nous avons aussi à causer d'affaires.

Le gargon orna la table de l'appétissante entrée.

— Une aile seulement, dit Balagoy et je t'écoute. En attendant, je verse à boire.

— Eh bien, reprit Cartouche tout en découplant avec la complaisance d'un homme fier de son adresse, tu as vu, toi, une petite blonde ?...

— Oui, d'une fraîcheur...

— C'est bon, c'est bon ; moi j'ai vu mieux que cela, un ami de ce vieux poisson de Dubois, un Anglais puissamment riche, lord Delmott.

— Tu le connais ?

— Personnellement et je n'ai pas besoin de lui être présenté.

— Explique-toi, dit Balagoy en retournant au canard. Je prends la suite de ton découpage. En quoi t'intéresse un Anglais ? Ce n'est d'abord pas un oiseau si rare ; au premier coup d'œil on en aperçoit ici par douzaine. La banque de Law les attire. Il y a en ce moment à Paris plus de vingt-cinq mille étrangers.

— Celui dont je parle est un original qui, jaloux du succès de la Banque, s'est juré patriotiquement (comme l'ambassadeur Staers) de la couler.

— As-tu donc des actions pour que cela t'inquiète ?

— Non ; laisse-moi m'expliquer. Ce patriote de la joyeuse Angleterre, ami de Dubois, veut, dit-il y perdre une grosse somme, faire tomber le crédit de la Banque et, s'il se peut, le ruiner. Pour cela...

— Voici le filet commandé, dit un garçon, en changeant le couvert.

— Pour cela il...

— Mon chor, le filet... fit Balagoy, en dévorant des yeux le rôti... Le filet...

— Un instant !... Ecoute. Pour arriver à son but, dis-je, ce lord est décidé à sacrifier, s'il le faut, plusieurs millions. Il a actuellement en portefeuille un million trois cent mille livres en actions... c'est énorme.

— Oui, et c'est commode à porter.

— Il se propose de les jeter un de ces jours sur le marché pour l'effrayer...

— Et puis ?

— Moi j'ai une autre idée, c'est de prévenir ce coup de traître...

— Ah ! comment cela ? dit Balagoy en saisissant le couteau à découper.

— En m'emparant de ses douze millions, répondit Cartouche.

L'autre demeura étonné, le couteau en suspens.

— Et maintenant, mange, goulu, je vais te dire comment je compte y parvenir.

— Travailles-tu seul demanda Balagoy.

— Je t'embauche.

— A la bonne heure. Parle, je t'écoute.

Cartouche, qui mangeait lentement, raconta ce qui suit.

Un jour que je me garnissais les poches dans cahue de la rue Quincampoix, je remarquai parmi les heureux qui parvenaient jusqu'à la Banque, cet énorme rosbœuf, qu'un autre animal, un valet, de même provenance, protégeait de ses coudes et de ses poings puissants. Je le vis revenir et demandai son nom : lord Delmott... et je le suivis. Il habite l'hôtel de Tours, rue de Bethisy, près du Palais-Royal.

Ses joues, ces tranches succulentes, qui ne sont que rouges, étaient violettes de contentement. Le noble lord s'était bourré d'actions... Trop d'actions, pensais-je ; si je ne le saigne, il en ordonnera d'apoplexie. Mais comment aborder cet important personnage ? Et j'observai l'hôtel... Il avait, dans son valet, un garde-du-corps rodoutable. Lier connaissance avec ce dogue était impossible ; je ne sais pas un mot d'anglais. D'autres part, me faire présenter au lord était bien difficile. Je pensai à me faire marchand de curiosités, entremetteur... que sais-je ?... quand on amena son carrosse et je le vis s'emballer. Il allait voir le ministre, l'abbé Dubois. Tout ce que je savais de ce Dubois vendu à l'Angleterre, me revint à l'esprit, et l'idée que je cherchais en jaillit comme un trait de lumière. Je fus chez un de nos fripiers et m'habillai en abbé.

Deux heures plus tard, je me fis annoncer chez Sa Seigneurie de la part de Son Excellence l'abbé Dubois.

Balagny interrompit son ami :

— Ton histoire m'intéresse tellement, fit-il, que par distraction j'ai achevé le filet.

— Cela ne fait rien, dit Cartouche ; le garçon apporte des asperges.

— Ah ! bien ! continue, je t'en prie.

— On m'introduisit, poursuivit Cartouche. Sa Seigneurie assise, la serviette au menton, devant un saumon froid, un jambon, du beurre, du oyster et quelques bouteilles, prenait son lunch. Elle me regarda du coin de l'œil et de la main me fit signe de m'asseoir. J'hésitai.

— Milord, dis-je, en m'inclinant, permettez-moi de me jeter à vos pieds...

— No ! fit-il d'un ton bourru.

— Milord...

— Asseyez-vous toute suite. Je voulais !

J'obéis et je repris :

— Je me nomme l'abbé Derville. Instruit de votre bonté, j'ose venir implorer de Votre Seigneurie...

— Tom ! Tom ! interrompit lord Delmott.

Le vogue accourut :

— Donnez une livre sterling à monsieur l'abbé. Monsieur l'abbé, allez toute suite avec Tom. Allez !

— Milord, permettez...

— No ; no, je savais la petite chanson.

Je me levai avec impatience :

— Je proteste, milord, que je ne veux pas d'argent. Les Anglais riches et généreux sont souvent importunés par des mendicants, mais je ne suis pas ce que vous supposez.

L'Anglais calmé, par ce compliment, fixa sur moi ses petits yeux gris très fins et me dit d'un ton moins rude :

— Asseyez-vous.

Puis d'un signe il congédia le valet.

Je repris à nouveaux frais :

— Milord, personne n'ignore la haute considération dont Votre Seigneurie jouit à juste titre auprès du ministre Dubois. J'ai commis une faute qui peut entraîner ma disgrâce près de

mes supérieurs ecclésiastiques et, désespéré, je désire vous intéresser assez à mon sort pour que vous daigniez m'appuyer auprès de Son Excellence Dubois.

— C'était une idée singulière.

— Dites à Son Excellence que vous vous intéressez à l'abbé Derville, et je vous devrai la vie.

Je commençais à comprendre le caractère de milord ; il faut lui parler franc et sans détour. Il mangea un instant en silence, puis me dit :

— Vos avez commis une faute ?

— Oui, milord ; une peccadille pour un homme du monde ; mais un gros péché pour un pauvre prêtre.

— Taisez-vous, fit-il brusquement.

Alors, je vis son ventre s'agiter doucement, sa large bouche se fendre, ses yeux se mouiller. Il riait tout bas.

— Je savais, reprit-il, je savais toute suite le peccadille de vô... C'était une petite cochonnerie.

— Oui, milord, m'écriai-je avec admiration, c'était une petite cochonnerie. Rapport en ayant été fait à l'autorité ecclésiastique, je me trouve compromis, en complète disgrâce. Puis-je espérer, milord, que vous daignerez dire un mot en ma faveur au tout puissant ministre ?

— Yes, yes, je donnai ma parole.

— Milord me comble de joie.

Je me levai. Il me fit signe de m'asseoir ; j'obéis et, le voyant sourire, je me hasardai à dire :

— Je comprends aujourd'hui pourquoi l'on dit de votre patrie " la joyeuse Angleterre," je vois que milord aime à rire.

— Bécop ; mais maintenant je suis surtout pour le mangerment.

— A propos, fit Balagny ; le dessert se fait attendre. Permettez-moi d'appeler le garçon. Moi aussi je suis pour le mangerment. Mais il aurait bien dû t'inviter ton milord.

— C'est ce qu'il fit, reprit Cartouche, et j'acceptai avec empressement ; car on ne se lie bien qu'à table : bref nous nous mîmes à boire. J'espérai, en me ménageant, parvenir à l'enterrer sous la table. Je lui contai force gaudrioles, qui l'amusaient d'autant plus qu'il me croyait prêtre. J'avais déjà palpé ses poches et senti où il mettait ses clefs, puis j'avais examiné les meubles et conjecturé où pouvaient se trouver les actions. Mais j'eus beau ruser, Tom, placé derrière moi, remplissait impitoyablement mon verre. Les heures s'écoulaient. Au lunch avait succédé le souper, je n'y voyais plus. Je ne distinguais plus les heures au cadran de la pendule... Lord Delmott commençait à me parler anglais et je lui répondais en argot... Enfin j'étais vaincu et ne tardai point à perdre jusqu'au sentiment de ma défaite. Je ne me réveillai qu'au moment où Tom me retirait de dessous la table.

— Vaincu ! fit Balagny en se versant du champagne. O malheureuse France !

— Mais la France aura sa revanche ! reprit Cartouche.

— Comment cela ?

— Appelle le garçon, que je paye ; et je vais te dire comment j'entends me venger.

## XVI

### LA REVANCHE DE CARTOUCHE

Le garçon vint et, pendant que son ami soldait la note :

— Tiens ! fit Balagny, milord est parti.

— Cela ne fait rien, répondit Cartouche, je ne tenais pas à lui parler ce soir ; il ne doit me voir qu'en abbé.

—Ma petite blonde aussi... et pas seule.

—Nous retrouverons notre monde, te dis-je.

—Il est tard, pourvu que cette enfant ne se fasse pas enlever par un des nôtres...

—Qu'importe. Viens ; nous allons coucher en ville.

Ils sortirent du cabaret. Chemin faisant :

—Comment s'appelle ton caprice ? demanda Cartouche par complaisance pour les faiblesses de son lieutenant.

—Elle s'appelle Chant-d'oiseau.

—Un joli nom.

—C'est moi qui le lui ai donné.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'elle gazouille comme une fauvette. Un jour, qu'il fera du soleil, si nous passons sous sa fenêtre, nous nous arrêterons et tu l'entendras chanter.

—Est elle des nôtres ?

—Non ; c'est une vertu.

Ainsi causant, les deux fanandels passèrent de la rue Montmartre dans la rue Plâtrière (aujourd'hui J.-J. Rousseau).

—Nous coucherons ici, dit le daron, sur les limites du champ de bataille de demain.

Et ces deux mal-vivants se couchèrent et dormirent paisiblement.

Une mauvaise conscience, dit-on, est un mauvais oreiller. C'est vrai. Mais ils n'avaient plus de conscience. Ils n'avaient plus de sens moral. Ce n'est même pas bien sûr qu'ils en eussent jamais eu. La satisfaction précoce des mauvais instincts l'avait détruit dès l'enfance.

Dominique Bourguignon dut voir en rêve les douze millions de lord Delmott entre ses mains.

Il faut bien aussi, nous devons le dire, admettre en sa faveur des circonstances atténuantes. La chasse aux millions en ce temps-là, — en ce temps de détresse publique, de ruine nationale, — allumait tous les cerveaux d'une furieuse frénésie. Rien de comparable à la folie du papier Law, pas même la folie de l'or, de notre temps en Californie... Tout le monde voulait être millionnaire et sans pudeur foulait aux pieds l'honneur, la vertu, pour arriver à l'opulence, de la duchesse à la servante, et du prince au laquais. Des gains énormes se faisaient en un instant. Tel était valet le matin qui le soir se trouvait maître. Un de ces parvenus, à qui l'on amenait son carrosse, par reste d'habitude monta derrière. Les duchesses rencontraient à l'Opéra leurs cuisinières parées d'étoffes superbes et de diamants. Un petit bossu, rue Quincampoix, gagna cent cinquante mille livres à prêter son dos en guise de pupitre.

Les Anglais qui, sans paraître, sournoisement travaillaient à la baisse, faisaient vendre des actions par un agent à eux. Un d'eux, se trouvant malade, employa un domestique de confiance, son valet Languedoc. Il l'y envoya. Languedoc doit vendre au cours du jour huit mille livres par action. Mais il voit qu'elles montent. En homme intelligent, il attend, vend à dix mille livres, garde pour lui la différence qui était de cinq cent mille francs. Huit jours après il avait dix millions et s'appelait M. de la Bastide. Six mois après il était ruiné et reprenait du service avec son nom de Languedoc.

L'écueil de ces triomphes, c'était le défaut national, la galanterie. Des dames intrépides, pour brusquer la fortune, se saisissaient du joueur même. La cupidité en fait des courtisannes effrontées. Elles se vendent publiquement. Elles poussent les joueurs au crime. Les vols, les assassinats se multiplient.

Un parent du Régent, le comte de Horn, assassina un porteur d'actions. Il est exécuté en place de Grève.

Cartouche avait donc raison de se dire qu'il n'était qu'un volour-naïf et arriéré, en procédant paisiblement par escalade et effraction, en dérobant des bijoux, de la vaisselle... Il y avait mieux que cela à faire, et du premier au dernier échelon social on lui donnait l'exemple à suivre.

A l'action ! A l'action !...

Le ciel promettait une belle journée quand nos fanandels se levèrent.

—Aujourd'hui, dit le chef à son lieutenant, tu seras le comte de Balagny et je serai l'abbé Derville.

—Aujourd'hui, dit Balagny, avec ce gai soleil, Chant-d'oiseau gazouillera à sa fenêtre.

—Avant tout, faisons-nous coiffer et habillons-nous. Il ne faut pas laisser à milord le temps de se rendre rue Quincampoix, et je prétends m'emparer de lui aussitôt après son déjeuner.

En effet, vers deux heures, au moment où il vit amener le carrosse de lord Delmott, l'abbé Derville, accompagné du comte de Balagny, se rendit à l'hôtel de Bothay.

Tom introduisit l'abbé, qu'il considérait comme un gentleman depuis qu'il l'avait ramassé sous la table de son maître.

Lord Delmott fit bon accueil également à la victime de la veille. Il avait parlé à Dubois en faveur de l'abbé Derville.

—Milord, dit le faux abbé, je viens vous exprimer ma reconnaissance pour le signalé service que vous m'avez rendu. Je suis rentré en grâce près de mes supérieurs ecclésiastiques.

Milord répondit :

—J'éprouvai tout de suite, monsieur l'abbé, une vivante satisfaction.

—Je me suis demandé, milord, comment je pourrais reconnaître un tel bienfait, quand le hasard est venu en aide à mon désir. Je sais que vous vous occupez beaucoup de finances.

—Oh ! yes bôcop.

—Je crois avoir découvert pour vous un véritable trésor.

—Aoh ! dites à moi, monsieur, un trésor c'était des actions de la Banque royale ?

—Oui, milord.

—Est ce des mères ? \*

—Certes non, milord, je sais que vous en possédez à revendre.

—Oh ! yes... C'était des petites filles ?

—Oui, milord, et à des conditions très avantageuses. Une petite-fille pour trois mères.

—Oh yes, très bienne.

—Permettez moi donc, milord, de vous présenter la personne avec laquelle vous pouvez entrer en relation d'affaires.

Alors, se tournant vers son compère demeuré derrière lui :

—Milord, je vous présente M. le comte de Balagny ; c'est mon ami ; mon cher de Balagny : milord Delmott.

L'Anglais, pendant cet échange de formalités, fixait son regard pénétrant sur le comte, dont le teint légèrement basané l'étonnait probablement.

\* Les anciennes s'appelaient des " mères," celles d'après des " filles," les récentes des " petites-filles." Ces dernières étaient alors les plus recherchées. On donnait quatre mères pour une petite-fille.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

## LA CIBLE DE GUIDO VENTURA

Je venais de faire, en compagnie du docteur Noiro, le tour des vastes jardins qui entourent sa maison de santé, et je me dirigeais avec lui vers le porron de son logement particulier. Le célèbre aliéniste était en train de m'expliquer le cas d'un de ses pensionnaires, que nous venions de croiser dans une allée, et qui nous avait salués d'un air protecteur.

A ce moment, une détonation retentit à quelques pas de nous. Je saisis le bras de mon hôte.

—Qu'est ceci ? lui dis-je. Un de vos pensionnaires aurait-il fait un malheur ?

Le docteur Noiro sourit.

—Non, fit-il ; rassurez-vous. C'est encore un cas assez curieux, que je veux vous faire voir !

Et, obliquant à gauche, il m'entraîna vers un petit pavillon, caché derrière un bouquet d'arbre. Il ouvrit une porte fermée à clef, me fit traverser un étroit vestibule, et nous nous trouvâmes dans une sorte de longue cour, entourée de murs. Un homme était là, de haute taille, vêtu d'un étrange costume de chasseur rappelant par certains détails la mode mexicaine. Il était adossé au mur du pavillon, et, au moment où nous entrâmes, levait sa main droite armée d'un pistolet. Notre arrivée ne le déranger pas. Il visa lentement, d'une main sûre. Je suivis la direction de l'arme, et je vis, à vingt pas environ, à un pied du mur d'en face, une tête blanche, avec un trou noir au milieu du front. C'était, autant que j'en pus juger de loin, le type classique de la Diane chasserresse.

Le coup partit. La tête ne bougea pas, et aucun éclat n'en jaillit.

—Regardez, me dit le docteur à voix basse. C'est très curieux. Il ne manque pas un coup.

—Comment cela ?

—Oui, toutes les balles se logent au même endroit, dans ce trou noir, moins large qu'une pièce de cent sous.

L'homme avait pris un nouveau pistolet à sa ceinture. Il tira. La cible resta encore intacte. L'arme étant chargée de plusieurs coups, à la façon américaine, le tireur lâcha successivement cinq nouvelles balles. Aucune d'elles n'ontama le front de la blanche figure.

Le docteur posa sa main sur l'épaule du tireur, qui se retourna. Son visage, qu'encadrait une forte barbe, avait une expression à la fois énergique et triste.

—Arrêtez vous un instant, lui dit le docteur.

L'homme fit, de la tête, un signe de consentement. Alors le docteur me conduisit à l'autre bout de la cour, et derrière le masque de plâtre il me montra une plaque de fer noir qui protégeait la muraille. Au milieu de la plaque, une tache ronde luisait, avec des reflets de plomb que produit l'écrasement des balles.

—Vous voyez, me dit-il en me montrant la correspondance exacte de cette tache brillante et du trou qui traversait le masque de plâtre, vous voyez que toutes les balles passent par là. Vous n'en trouverez pas une ailleurs.

—C'est merveilleux ! répondis-je. Mais quelle étrange histoire ?...

—Venez, me dit le docteur, je vous la conterai dehors.

Nous franchîmes de nouveau la cour et le vestibule du pavillon. Et voici ce que le docteur Noiro me conta, tandis que

derrière nous les détonations recommençaient, régulièrement espacées.

\* \* \*

—Où malheureux, me dit mon hôte, s'appelle Guido Ventura. Italien, Espagnol, Américain ? On ne sait pas au juste. Américain, plutôt. Car c'est surtout le Nouveau-Monde qui nous envoie ces virtuoses du revolver et du rifle. C'est de là, d'ailleurs, que celui-ci est venu en France. Vous auriez pu le voir l'année dernière, à l'Alcazar d'Automne, où il a donné quatre ou cinq séances, et aurait fait courir tout Paris, si une raison majeure n'avait brusquement interrompu le cours de ses représentations. Mais c'est au début qu'il faut reprendre les choses. Il y a là toute une histoire que je suis certainement le seul à connaître, ayant seul pu, depuis six mois que cet homme est chez moi, en reconstituer les détails, grâce à certaines paroles qu'un délire intermittent lui arrache. Aussi vous la conterai-je telle que je la vois, sûr que ma vision ne me trompe pas.

Guido Ventura, lorsqu'il vint à Paris, était accompagné d'une jeune femme nommée miss Arabelle. C'était une superbe créature de vingt ans à peine, avec une tête de déesse et un corps de statue. Les admirateurs ne manquaient pas, et en moins d'une semaine, la mode s'était établie d'aller voir la splendide Arabelle aider dans ses exercices le célèbre tireur Guido Ventura. Elle se campait noblement, les bras croisés, le visage impassible, à quinze pas de Guido Ventura, braquant sur elle la vaine menace de son pistolet, dont la balle infallible lui cassait un tuyau de pipe à un pouce des lèvres, et brisait une coquille de noix posée sur ses cheveux.

Un simple tremblement dans la main du tireur, et s'en était fait de la superbe Arabelle... Mais la main de Guido Ventura ne tremblait jamais.

Evidemment, Guido Ventura aimait cette créature comme une idole. Il suffisait, pour s'en convaincre, de surprendre un des éclairs qui traversaient ses yeux chaque fois qu'au foyer du théâtre, où il attendait son tour d'entrer en scène, un galant faisait mine de serrer d'un peu près la belle fille. Jaloux, alors ? Certes ; et cet homme devait souffrir atrocement ; car sa compagne, aussi coquette que belle, semblait se faire un jeu d'exaspérer sa jalousie.

Un jour, le directeur de l'Alcazar d'Automne l'arrêta entre deux portants, au moment où elle s'échappait en riant d'un cercle de gommeux allumés :

—Dites donc, ma petite, lui glissa-t-il à l'oreille, vous devriez prendre garde. Cet homme-là tient tous les soirs votre vie au bout de son bras.

Arabelle éclata de rire.

—Lui, me tuer ? dit-elle en haussant les épaules. Allons donc ; il tient trop à ma peau pour l'abîmer !

Et chaque soir, elle allait se camper devant la gueule du pistolet, avec la même tranquillité sereine, son regard de velour, fascinant la révolte de son amant comme l'œil du dompteur fait de celle d'un fauve.

\* \* \*

Un soir, — il y avait à peine huit jours que le nom de Guido Ventura et celui d'Arabelle flambaient en vedette sur l'affiche de l'Alcazar d'Automne, un gentleman de belle mine entra au foyer, alla droit à la jeune femme qui eut un léger cri de surprise, et, lui prenant la main, lui baisa le bout des doigts. Guido Ventura, qui parlait au directeur, se retourna et devint subitement très pâle. L'homme qui venait d'entrer était un riche Yankee dont



les assiduités auprès de miss Arabelle avaient fait quelque bruit à New-York. C'était à cause de lui, surtout, que le tireur avait contracté son engagement à Paris et hâté son départ d'Amérique. Or, cet homme s'avisait maintenant de les poursuivre ! Car c'était bien pour Arabelle qu'il était venu à Paris. Le temps de savoir où elle était partie, et de prendre passage à bord du prochain paquebot ! Ce jour-là en rentrant dans sa loge, Guido Ventura fit à sa compagne une scène terrible.

Mais la plus terrible scène eut lieu huit jours plus tard. Depuis une semaine l'Américain s'était attaché aux pas d'Arabelle. Guido Ventura avait voulu exiger que le directeur de l'Alcazar d'Automne lui interdît l'entrée des coulisses. Mais entré le chapeau à la main dans le cabinet directorial, l'Américain en sortit remettant son porte-feuille dans sa poche, et il ne fut plus question de son exil.

Ce jour-là, au moment où Arabelle se déshabillait pour revêtir son costume de page, Guido Ventura vit tomber un papier de son corsage. Il le ramassa, le lut : c'était un billet du galant, proposant à la belle de l'enlever le lendemain. Quand il descendit au foyer, le tireur avait les sourcils froncés et la lèvre tremblante. Il prit un pistolet et visa sa propre image dans une glace, pour essayer sa main. Sa main ne tremblait pas.

Cinq minutes après, il était en scène, commençant ses exercices. Comme il se retournait, il vit derrière lui, dans la coulisse, l'Américain accoudé le long d'un portant. Juste à ce moment, miss Arabelle se plantait devant lui, les bras croisés, sa coquille de noix posée sur les cheveux. Elle se mit à sourire. A qui souriait-elle ?... A l'homme qui était là, derrière lui. Guido Ventura le voyait bien, à la direction de son regard ! Soudain, ses yeux ayant bougé, elle cessa de sourire, et une ombre passa sur sa figure. Debout devant elle, Guido Ventura la visait en plein front.

Le coup partit, et miss Arabelle tomba foudroyée. Quand on lui arracha des bras ce cadavre qu'il étreignait désespérément sur sa poitrine, Guido Ventura était fou.

Crime ? Accident ?... On ne songea qu'à étouffer l'affaire. A Paris, les morts vont vite. La première émotion passée, on oublia les deux héros de ce drame sanglant.

Depuis ce temps, Guido Ventura est là, chez moi, passant la moitié de ses journées à viser ce masque de piâtre. Une fois il lui est arrivé de le briser. Pendant huit jours il en a eu le délire. D'ailleurs inoffensif, comme vous pouvez le voir.

\*\*\*

Nous rentrâmes dans le pavillon et trouvâmes le tireur en train de ranger ses armes.

—Pas un coup de manqué, n'est-ce pas ? lui dit le docteur d'un ton affable.

L'homme releva la tête, et montrant du doigt le masque de plâtre :

—Pas un, fit-il d'une voix sourde. Toujours au milieu du front !

C... E... U...

Champoireau se retire tard de chez un ami, auquel il est venu rendre visite :

—Prête-moi un bougeoir, lui dit-il dans l'escalier.

—Pourquoi faire ?

—Pour m'éclairer en descendant.. Je te le rapporterai quand je serai en bas.

## VARIÉTÉS

Entendu sur le boulevard.

—Vous disputez vous toujours avec votre belle-mère ?

—Pas en ce moment ! Elle est sérieusement malade.

—Alors, il y a un armistice ?

\*\*\*

Entre beau père et gendre :

—Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille, elle est acariâtre paresseuse, gourmande, dépensière.

—Vous avez raison, mon gendre, et si elle ne se corrige pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous en plaindre à moi.....

—Eh bien ?

—Eh bien, je vous promets de la déshériter.

\*\*\*

Dans un restaurant, après le dîner :

—Oh ! le superbe animal !

—Et très utile à l'établissement, allez, monsieur.

—C'est un chien de garde ?

—Non, monsieur.

—Et quel est son emploi ?

—Il est chargé d'essayer les assiettes avec sa langue, quand on les a lavées.

Tête du client !

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous donnerons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1881, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont :

*Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Exili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Haine*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Samyant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.  
475 rue Craig, Montréal.

Édité 1883.